

TOUT À COUP, il a un fusil dans les mains. La minute d'avant, je le jure, on mangeait des pommes de terre. Presque en silence. Ma sœur jacassait. Comme souvent. Mon père disait «Elle peut pas la boucler, cette gamine». Mais elle continuait ses babillages. Elle était naïve, joyeuse, un peu sottte, drôle et gentille. Elle apprenait tout avec lenteur à l'école. Elle ne sentait pas lorsque le souffle de mon père changeait, quand son regard annonçait qu'on allait prendre une bonne volée. Elle parlait sans fin. Moi, je vivais sur mes gardes, je n'étais jamais tranquille, j'avais la trouille collée au corps en permanence. Je voyais la faiblesse de ma mère, la stupidité et la cruauté de mon père. Je voyais l'innocence de ma sœur aînée. Je voyais tout. Et je savais que je n'étais pas de la même trempe qu'eux. Ma faiblesse à moi, c'était l'orgueil. Un orgueil qui m'a tenue vaillante et debout. Il m'a perdue aussi. J'étais une enfant. Je comprenais sans savoir.

C'étaient invariablement les mêmes scènes. Il rentrait après sa journée sur les routes. Il empestait l'alcool. S'il s'asseyait au salon dans le canapé en cuir décrépit, s'il s'endormait, on savait alors que nous serions, toutes les trois, en paix pour quelques heures. S'il posait son corps massif sur une chaise de la cuisine, s'il prenait un couteau pour ouvrir des noix ou pour trancher un morceau de ces fromages qu'il faisait vieillir dans la cave au sol terreux, on n'y couperait pas. C'était d'une banalité désolante. Un scénario usé jusqu'à la corde, où chacun jouait le rôle qui lui était prédestiné. Personne n'avait le recul du spectateur. Nous étions tous les quatre embarqués dans la même valse, où chacun posait les pieds au bon endroit. Nous n'avions ni la conscience, ni l'imprudence de risquer un autre pas.

Ça pouvait être la viande filandreuse du ragoût, un clou de girofle de trop, une feuille de laurier trop dure, une carotte trop cuite, des oignons coupés trop gros. Ça pouvait être la pluie ou la chaleur étouffante de la cabine de son camion. Ça pouvait être rien. Et ça démarrait. Les cris, la peur, la vulgarité des mots, un verre contre un mur, une claque sur le visage de ma sœur ou de ma mère. Je courais sous la table, je fixais le mouvement des pieds dans cette danse familiale trop connue. Parfois, ma mère tombait devant moi,

lovée en boule sur le sol. Ses yeux criaient la peur, ses yeux criaient «Pars», je détalais sous mon lit. Regarder, observer. Jauger. Rester ou courir. Mais jamais, jamais boucher mes oreilles. Ma sœur, elle, plaquait ses mains sur les siennes. Moi, je voulais entendre. Déceler un bruit qui indiquerait que, cette fois, c'était plus grave. Écouter les mots, chaque mot: sale pute, traînée, je t'ai sortie de ta merde, t'as vu comme t'es moche, pauvre conne, je vais te tuer. Derrière les mots, la haine, la misère, la honte. Et la peur. Les mots étaient importants. Je devais les écouter tous. Et leur intonation aussi. À force de scènes, j'avais réussi à distinguer s'il était trop aviné ou trop fatigué pour aller jusqu'au bout, jusqu'aux coups. S'il allait s'épuiser ou s'il avait la force de pousser ma mère contre un mur ou un meuble et de la frapper.

Je sentais aussi le miel bon marché qu'il ajoutait aux trémolos. Ceux-ci étaient terribles. Et je ne sais pas pourquoi, ni comment, ma mère et ma sœur pouvaient être endormies par cette fausse douceur. Croire qu'ils n'étaient pas, eux aussi, un prélude à sa haine. Elles croyaient, elles espéraient surtout que, ce soir-là, nous passerions outre. Peut-être c'était pire encore de savoir. J'avais l'impression d'être sa complice. J'anticipais en prétextant des devoirs à finir pour m'éloigner. Ou je